

CONSIDERATIONS SUR QUOI ? L'ETERNITE

par Laura BRIGNOLI
(Pavie)

Il vient de paraître en France (éd. Gallimard) le troisième volume du Labyrinthe du Monde, le dernier chapitre d'une histoire familiale que son auteur, l'"immortelle" Marguerite Yourcenar, a intitulé Quoi ? L'Eternité. Depuis la mort de l'académicienne, c'est avec une grande impatience que le public attend cet ouvrage, à l'accomplissement duquel elle a travaillé jusqu'à l'épuisement de ses forces, c'est-à-dire quelques jours à peine avant l'accident cérébro-vasculaire qui l'a portée à la mort. Grâce à ses anticipations, on connaissait déjà à grandes lignes le contenu du présent volume ; et maintenant, le livre à la main, nous y avons cherché des révélations sur sa vie et sur la genèse intérieure de ses oeuvres qui ne nous sont données que partiellement, Marguerite Yourcenar n'ayant pas eu le temps de le mener à son terme (1).

La description qu'elle fait d'elle-même, en effet, se borne aux premières années de son adolescence ; le récit est focalisé plutôt sur la figure de son père, que sa description laisse entrevoir comme un homme extraordinaire, d'une grande noblesse d'âme et d'une vaste culture qu'il a transmise à sa fille. On s'aperçoit aussi de la tendresse que Marguerite éprouvait à son égard, l'admiration sans failles qu'elle lui portait, ce qui ne l'a pourtant pas entraînée à en présenter un portrait idéalisé.

C'est un récit dans lequel on parle beaucoup d'amour, des amours de son père d'abord, amant discret et passionné en même temps, qui n'a trouvé de gîte qu'auprès de Jeanne de Reval, l'amie de Fernande. Mais Jeanne, mariée à un homme qu'au fond elle aimait beaucoup, n'arrive pas à quitter son mari pour Michel qu'elle aime autant ; son devoir et sa franchise lui imposaient une loyauté envers son époux qui ne lui permettait pas de le laisser seul au pire moment de sa vie.

Sans doute, ces deux personnages (2) sont-ils les plus vifs d'un récit qui n'est jamais banal, jamais ennuyeux, jamais prolixe ; au contraire, la prose coulante de Marguerite Yourcenar, cette prose qui ressemble si souvent à de la poésie, avec ses images douces ou fortes, stylisées ou riches, insolites ou quotidiennes maintient ici un haut degré de réussite, en dépit du manque des corrections que la romancière n'a pu apporter comme elle faisait d'habitude.

Les moments de poésie, donc, ne manquent pas dans Quoi ? L'Eternité, à partir du titre à notre avis, dans lequel le mot éternité se pose en exergue d'une oeuvre qui va éterniser une famille, comme un sceau posé par Marguerite Yourcenar à la fin de sa vie et de son oeuvre.

On retrouve encore la poésie dans la description des amours entre les personnages principaux : comment ne pourrait-on pas trouver tout à fait poétiques les moments de la naissance de l'amour entre Jeanne et Egon, amour qui puise ses sources dans la musique composée par Egon lui-même :

"Il semble à Jeanne n'avoir que trop souvent entendu le battement de la mesure se superposer à la musique elle-même, les sons tourner comme des chevaux sur une piste, ou se succéder en bon ordre par groupe comme une procession en marche. (...)
(...) toute agression préméditée semble exclue de ces notes insistantes, isolées, tantôt fermes comme des tiges perçant au printemps la neige et les paquets de feuilles mortes, tantôt déchirantes à force de discords, comme les rapports trop longuement prolongés entre deux êtres humains, tantôt doux comme le frottis léger d'une feuille contre une feuille." (p. 101).

Cette phrase, où les comparaisons se multiplient, se rapporte bien sûr à la musique. Mais aussi y voyons-nous très distinctement tracé le parcours de ce qui sera la vie à deux de Jeanne et d'Egon : il n'est peut-être pas hasardé d'affirmer que Jeanne, tige printanière, réveille avec la force de son amour le coeur renfermé, clos d'Egon, ni, encore, que la profondeur de leur rapport, mis en doute par la présence de Franz, ne soit finalement sauvée quand, un soir après une déchirante déception, les deux personnages, fragiles autant que peuvent l'être des feuilles, s'effleurent en silence (pp. 193-194).

On n'a choisi qu'un exemple parmi les nombreux que l'on peut lire dans Quoi ? L'Eternité qui, encore une fois, répond plus que jamais à ce qu'on a défini la "prose poétique" de Marguerite Yourcenar. N'hésitons pas à dire que, dans ce livre comme ailleurs, la poésie de l'existence réside dans l'insolite, dans tout ce qui semble hors de l'ordinaire et qui est au contraire ressenti comme tout à fait naturel dans ce milieu. L'entourage de Marguerite Yourcenar nous paraît formé de personnes qui ne respectent que leur propre règle de vie, ou n'en ont même pas une (3), en dépit de toute convention et malgré les chuchotements et les médisances : "Rien, même pas l'adultère, ne se conformant tout à fait à l'idée qu'on en a" (p. 129).

Dès le premier chapitre, le portrait de la société, de la mesquinerie et de l'étroitesse qui l'habitent souvent, fait partie de la description du "traintrain des jours" que Michel de C. (4) mène, désormais seul, avec son petit bébé. Sur le fond d'une telle société, la vie de Michel va alors se dessiner de façon assez nette comme étant écartée en quelque sorte de cette existence

même. Son refus des bornes trop étroites que lui imposait sa famille, et surtout sa mère Noémi dont la méchanceté allait de pair avec l'autoritarisme, fait de sa jeunesse une aventure éternelle qui s'est écoulée tout au long de son existence.

Au-delà d'un court aperçu sur le contenu des chapitres que les deux premiers titres, "Le traintrain des jours" et "Necromantia", donnent, les titres suivants sont plutôt les symboles d'une situation amoureuse qui va d'abord s'esquisser, ensuite se définir plus nettement entre Jeanne et Michel. En effet, le "grain d'encens" pourrait symboliser le contenu de la lettre que Jeanne écrit à Michel après la mort de Fernande : cette tentative de consolation pour une perte douloureuse est aussi présage (grain) de ce qui sera son encens futur (l'amour pour Jeanne). Et tout cela est d'autant plus possible que le titre du chapitre suivant, "Le trépied d'or", est tiré d'un vers d'une composition poétique que Michel a écrite pour Jeanne : "faire fumer l'encens de mille trépieds d'or" (p. 121) : le "grain d'encens", titre et contenu du chapitre précédent, donne naissance à tout l'encens qui brûle dans les mille trépieds, tout comme leur amour, jusque-là vu de loin, se dessine d'une façon plus nette. Mais, comme on l'a dit plus haut, ce rapport qui est toujours resté ambigu autant qu'inavoué pour la romancière, est destiné à ne pas avoir de suite. Nous venons d'anticiper ici ce que Marguerite Yourcenar ne nous dira que plus tard, brouillant comme toujours l'ordre chronologique des événements que nous ne pouvons suivre non plus, dans notre tentative de proposer un compte rendu de Quoi ? L'Eternité à travers les implications des titres des chapitres.

"La déchirure", loin de porter sur l'amour entre Jeanne et Michel, ou plutôt sur sa fin, nous apprend au contraire comment "la parfaite confiance qui existait entre eux (Egon et Jeanne) s'est brisée" (p. 173). La déchirure qui se produit dans le cœur de Jeanne ne semble pas être causée par les amitiés masculines d'Egon, puisque, entre eux, il y a toujours eu un pacte visant au respect de la liberté réciproque. Ce sont plutôt les manières d'Egon qui, depuis qu'il fréquente Franz, deviennent de plus en plus impolies, vexantes, déplaisantes. La perfection de Jeanne en tant que personnage est toute là ; sa perfection en tant que personne nous est communiquée par le lien sentimental que Marguerite Yourcenar éprouve à son égard.

Le chapitre central de l'oeuvre, "Fidélité", constitue un point de repère important aussi bien pour l'histoire amoureuse qui lie Egon et Jeanne, que pour celle qui s'établit entre cette dernière et Michel. La fidélité est un mot-clef de ces amours : Jeanne garde un profond attachement à ce qu'elle a aimé dans son mari, de sorte qu'Egon peut, grâce à la grandeur d'âme manifestée par son épouse, se rendre compte de ses fautes et y remédier. Nous trouvons encore que la fidélité de Jeanne s'exprime dans un épisode du texte sous une forme que l'on oserait définir évangélique bien que nous soyons convaincue qu'il ne s'agit que d'une forme de

justice qui lui appartient entièrement :

"Mon ami, y a-t-il un homme ou une femme au monde dont on ne peut pas dire : "C'est bien sa faute" ?" (p. 197).

Jeanne considère donc Egon simplement comme un homme, ayant ses défaillances et ses faiblesses en tant que tel ; cette affirmation, qui semble prononcée par Yourcenar elle-même, est aussi bien la défense d'un homme pour lequel elle garde tout son respect, que la manifestation de son attitude face à l'humanité.

Mais la fidélité, titre du chapitre, est symbolisée parallèlement par le personnage de Michel qui, après dix ans, trouve que Jeanne n'a pas changé et se fâche quand elle refuse d'aller vivre avec lui. Pour cet homme violent, que la colère emportait facilement, et qui suivait toujours sa première impulsion à la manière des pur-sang (p. 206), le courroux est le plus clair témoignage de fidélité. Ce qu'on affirmait plus haut, c'est-à-dire le manque d'idéalisation du portrait de Michel par sa fille, est prouvé dans et par ces pages, où la figure de Jeanne se lève dans toute la hauteur de sa franchise et de sa loyauté ; Michel reste en bas, s'écriant : "Sales juifs" (p. 198). Il ne reste qu'un homme tout en étant un grand homme.

Le terme "fidélité" devient donc le symbole du chapitre central puisque c'est en ce mot que les histoires amoureuses des héros trouvent une solution.

Jusqu'ici, on n'a pas vu clairement la figure de Marguerite ; c'est avec "Les miettes de l'enfance" que la romancière commence à nous parler d'elle, tout en restant avare d'informations comme d'habitude. Les épisodes de son existence qu'elle relate ne sont justement que des miettes qu'elle cherche à assembler pour reconstituer son être. Nous ne saurions penser, en effet, que la figure de la romancière s'écarte de ses autres personnages. La tentative de saisir sa propre existence présente, pour Marguerite Yourcenar, autant de difficultés que la description de toute vie : l'impossibilité pour l'être humain de se connaître complètement se répercute sur les brefs aperçus qu'elle donne d'elle-même : l'image qui nous revient est justement celle d'un émiettement. Certaines questions que Yourcenar se pose ici restent sans réponse : "Etais-je sans coeur ?" - se demande-t-elle à cause de son étrange comportement à la suite de la mort d'un homme -, "la réaction me surprend encore aujourd'hui" (p. 232). Son essence à elle-même garde tout son mystère.

Dans "Les miettes de l'amour", il y a encore une place pour le sentiment entre Michel et Jeanne : si le "grain d'encens" contenait la description d'une passion en germe, le chapitre intitulé "Les miettes de l'amour" dévoile ce qui reste de cet amour. Le grain et les miettes se révèlent donc être deux aspects d'une même réalité, ainsi que l'encens et l'amour sont deux étapes

successives d'un sentiment qui est à fleur de peau avant d'englober tout l'être.

Deux chapitres, le neuvième et le dixième, portent le titre : "La terre qui tremble", mais les souvenirs de guerre qui apparaissent ici ne sont que le faible retentissement qui se produit dans l'esprit de la jeune fille ; la mémoire de Marguerite Yourcenar est de plus en plus affective : elle en souligne la vitalité et la mobilité, ce qui fait que les dates précises perdent leur importance (pp. 278-279).

Ce qui retient l'attention du lecteur est d'ailleurs la description de la découverte de la sexualité par l'auteur : les "intermittences du coeur" proustiennes sont évoquées pour ce réveil de la sensualité qu'elle appelle "les intermittences des sens" (pp. 268-269). La spontanéité qui a caractérisé cette expérience tout comme sa première connaissance d'un corps masculin et le côté naturel que Marguerite Yourcenar souligne sans cesse dans la découverte de l'érotisme de la part des enfants, nous permet d'éclaircir quelque peu sa conception de l'amour : il n'existe pas de véritable amour sans l'implication du corps et des sens, affirme-t-elle dans *Quoi ? L'Eternité* à propos du rapport entre Jeanne et Michel. Elle soutient encore : "la volupté (...) était pour moi indissolublement liée à l'idée de beauté : elle était inséparable des torsos lisses des statues grecques (...)" (p. 271). Plusieurs personnages de son monde littéraire partagent cette conception.

La guerre hante encore ces années, et tout au long du dernier chapitre, focalisé sur Egon, sa musique, son souvenir de Franz, un épisode de guerre concourt à compléter le personnage qui donnera naissance à la figure d'Alexis. "Les sentiers enchevêtrés" (concept repris à la page 316 : "tout s'embrouillait là-bas") se réfère donc aux conséquences de la guerre qui joue ici le rôle de moteur de l'action. Tout le chapitre en effet est construit sur le voyage d'Egon en quête de sa famille.

Mais nous avons cherché, dans le titre de ce dernier chapitre qui n'était pas destiné à clore le livre, une signification plus profonde qui ne soit pas liée qu'aux désordres et aux sentiments d'égarement comportés par la guerre. "Les sentiers enchevêtrés" sont aussi les vies que Marguerite Yourcenar a présentées ici, sans souci chronologique, comme étroitement liées l'une à l'autre : ces personnages qui, tous, expriment un amour profond pour la vie, brouillent et emmêlent les chemins de leurs existences.

Marguerite, elle, qui semble rester toujours à l'écart, spectatrice des vies qui se déroulent sous ses yeux, entre tout entière dans ce titre, et d'ailleurs à la fin on comprend qu'elle est la protagoniste du livre : elle reconstruit les chemins de ceux qui ont tracé les sentiers de sa propre existence, qui ont formé sa personnalité : Michel, son père, et Jeanne, sa mère idéale. Mais ces sentiers restent enchevêtrés pour nous ; elle garde le mystère, un

mystère d'autant plus profond qu'elle en laisse entrevoir une faible lueur. On sait qu'elle n'a rien inventé, qu'elle a profondément vécu ce qu'elle a raconté dans ses oeuvres : le message final de Marguerite Yourcenar semble donc être : cherchez ma vie dans mes oeuvres, elle est toute là.

NOTES

1. Les cinquante pages qui auraient dû terminer l'oeuvre contiendraient quelques mots sur La nouvelle Eurydice. En ce qui concerne sa vie, ces dernières pages ne contiendraient certainement pas de révélations trop personnelles.
2. Le nom de personnages convient assez peu à ces figures qui, nous dit Marguerite Yourcenar elle-même, sont tirées entièrement de la vie : "Je ne crois pas y avoir ajouté rien qui n'était pas implicitement en elles (i.e. les informations données), ou qui n'appartenait pas à la matière de mes personnages" (p. 81). Nous nous en remettons à l'appellation avec laquelle l'auteur les désigne.
3. Nous soulignons, p. 29, le jeu de mots entre la "règle de fer", que Michel a décidé de se forger lui-même, et la "règle de vie", à laquelle il n'a sans doute jamais pensé ; ce jeu de mots prend une profondeur inattendue.
4. Marguerite Yourcenar recommence ici à n'employer que l'initiale de son nom de famille bien que dans Archives du Nord ce nom paraisse en entier. L'exigence d'identification précise disparaît quand la famille en question n'est plus le sujet principal et unique du récit.